

Malick Sidibé, l'oeil de Bamako, est mort

- Par [Valérie Duponchelle](#)
- Mis à jour le 15/04/2016 à 17:54
- Publié le 15/04/2016 à 13:03



Portraitiste sans pareil, Malick Sidibé fut le premier photographe africain à recevoir le prestigieux Prix Hasselblad en 2003 et reçut le Lion d'or à Venise en 2007. Il est mort le 14 avril des suites d'un cancer dans sa chère ville de Bamako, à l'âge de 80 ans. Crédits photo : SEBASTIANO CASELLATI/AFP

DISPARITION - Portraitiste sans pareil, il fut le premier photographe africain à recevoir le prestigieux Prix Hasselblad en 2003. Il s'est éteint le 14 avril des suites d'un cancer dans sa chère ville de Bamako, à l'âge de 80 ans.

D'une élégance parfaite dans ses longs boubous coordonnés en wax luisant, toujours bien droit dans sa posture de patriarche malgré l'âge et le diabète qui l'affaiblissait, chaleureux et plein d'humour, Malick Sidibé était un petit homme râblé et un beau personnage. Annoncée hier soir par *Le Quotidien de l'Art*, la disparition du grand photographe malien des suites d'un cancer à 80 ans, a jeté hier un vent de tristesse dans le petit monde de la photographie où cette légende africaine tenait une place à part.

«Je suis un portraitiste naturaliste, pas philosophique», aimait à répéter cet artiste révélé au monde en 1994 lors des premières [Rencontres africaines de la photographie de Bamako](#) initiées par la photographe française passionnée d'Afrique, Françoise Huguier (*Sur les traces de l'Afrique fantôme* en 1990, suivi de *Secrètes* dans lequel elle réussit à entrer dans l'intimité des femmes africaines).

Au fil des ans et des éditions, suspendues puis reprises, des Rencontres de Bamako qui ont résisté vaillamment aux assauts du terrorisme en 2015, Malick Sidibé était devenu l'homme-phare du rendez-vous photographique si particulier entre griots, jus de fleurs de carcadet et de gingembre, rives du Niger et marché rose. Comme un rite, tous les festivaliers défilaient humblement à son studio dans le quartier populaire de Bagadadji pour se faire photographier par ce portraitiste inouï. Un public proche du fan-club, certain de tenir là une occasion unique qui fait les annales de l'image et les grands moments d'une vie.

Malick Sidibé avait étudié à l'École des Artisans Soudanais de Bamako et ouvert son studio photo en 1958 dans le quartier de Bagadadji. Un studio célèbre, mais modeste comme la rue africaine. Un décor immuable avec son fameux rideau de fond rayé noir et blanc, ses étagères poussiéreuses où s'alignaient ses vieux objectifs (il prit ses premières photos en 1956 avec un petit appareil d'amateur, un Brownie Flash), ses tabourets de toujours où la pause des modèles était circonscrite à un tout petit espace. L'attente, longue, très longue, se faisait dans la rue, assis comme les Anciens qui se racontent sans fin, dans une lenteur et une bonne humeur souvent oubliées en Europe.

Il recoiffait les timides

Intuitif et rapide, Malick Sidibé traitait tout le monde avec une bienveillance pleine d'autorité, les grands collectionneurs qui ont, parmi leurs chères icônes du siècle, ses jeunes soirées dansantes endiablées de Bamako au début des années 1960, comme les jeunes amateurs blonds, en short de brousse et tatoués venus d'Australie. Il faisait poser les belles et les extravertis en mouvement. Il recoiffait les timides et les poussait à sourire. Trois clics, et le portrait, toujours noir et blanc contrasté, toujours profondément juste et sans affectation, attestait du talent singulier de ce fils de la terre.

Malien comme son illustre aîné [Seydou Keita \(1923-2001\) actuellement exposé par Yves Aupetitallot au Grand Palais](#), Malick Sidibé est lié intimement à Bamako où il a toujours vécu et travaillé en tant qu'artiste. Né en 1936 à Soloba, dans le sud ouest du Mali, dans une famille de paysans peuls dont il partagea le dur labeur, il fut tour à tour berger, bouvier et cultivateur, avant d'apprendre la photographie en 1955 auprès de Gérard Guillaud.

Il parlait de son chemin d'artiste avec modestie, sans aigreur ni regrets, comme de son destin d'homme, d'Africain, de père et de grand-père. «Homme de racines», il n'oublia rien de son enfance et donna à son œuvre cette tonalité grave et humaine, ce sens inné de la communauté et de ses individus tous distincts, tous intéressants, cette empathie pour ses semblables qui ont fait de lui un portraitiste dans la lignée du maître européen du genre, le photographe allemand August Sander, qui fit aussi le portrait d'une nation.

«Cette fidélité à ses origines lui a permis, dès 1957, lors de ses premiers reportages effectués à mobylette ou à vélo, de saisir avec discernement les mutations de la société malienne et de sa capitale, Bamako. Les heures heureuses de l'indépendance, la liberté insouciant d'une jeunesse qui découvre l'ère des loisirs, des fêtes, des bals et des pique-niques au bord du Niger deviennent la nature féconde de sa soif de photographie», écrit la critique Laura Serani qui fut coordinatrice pour la Biennale de Bamako en 2009, en préface du *Photo Poche* publié en 2013 chez Actes Sud. Posé et déterminé, il garda toujours le même protocole dans son travail.

Lion d'Or à Venise en 2007

«J'ai eu la chance de photographier des gens en mouvement qui ne faisaient pas attention à moi; je n'ai jamais dansé mais ces jeunes respiraient la vie!», répondait simplement Malick Sidibé, porté sur le sourire et la rencontre. À Venise, en 2007, à peine débarqué de son motoscafo, il se dirigeait droit non pas sur les VIP de l'art mais sur les vendeurs africains à la sauvette de faux Gucci et faux Prada pour leur parler en peul ou en bambara. Au fil des honneurs et des festivals, Malick Sidibé était devenu la référence africaine, mais aussi la référence humaniste de plus en plus rare dans un monde exposé à la violence, à la pauvreté, au sida, à l'indifférence.

Il fut le premier photographe africain à recevoir le prestigieux Prix Hasselblad en 2003. Il était salué partout, de la première édition de *Kyotographie* en avril 2013 à Kyoto (Japon) aux Rencontres d'Arles (on le retrouvera encore cet été dans l'exposition *Swinging Bamako*), de Paris Photo où ses vintages font toujours mouche à la 52e Biennale de Venise où ce «trésor national malien» fut couronné d'un Lion d'or d'honneur pour sa longue carrière en 2007.

La façon dont il reçut cet hommage, le samedi midi clôturant la semaine frénétique de vernissage, au milieu des Giardini et de ses pavillons nationaux déjà à demi-desertés, fut un moment extraordinaire. Il parla simplement et fermement de la condition d'homme, mettant toutes les petites manies de l'art et tous les narcissismes aux oubliettes.

Son accent à la fois sincère, grave, dénué de coquetterie et de banalité mit aussitôt les larmes aux yeux de l'assistance, de sa grande amie, la collectionneuse suisse Monique Barbier-Mueller, aux réputés plus impassibles François Pinault et Jean Pigozzi. Quand il brandit son Lion d'Or devant l'objectif de sa jeune disciple et amie, la photographe française Lucille Reyboz, personne n'avait plus un mouchoir sec.

http://www.lefigaro.fr/arts-expositions/2016/04/15/03015-20160415ARTFIG00160-malick-sidibe-l-oeil-de-bamako-est-mort.php?redirect_premium